

RÉFLEXIONS SUR L'HYPERTERRORISME

Exposé devant les auditeurs du C.E.D.S.

le 6 mars 2002

Les Cassandre avaient raison. Il fallait lire Tom Clancy. L'apocalypse annoncée est en marche, la grande bataille d'Armageddon ne fait que commencer. Nostradamus lui-même, dont les Centuries sont pourtant muettes sur ce siècle, est mis à contribution. L'inimaginable et pourtant imaginé, l'incroyable et pourtant annoncé s'est produit le 11 septembre. Nul ne se risquera plus à écarter d'un haussement d'épaules les prévisions les plus alarmistes. Notre vocabulaire s'est enrichi d'un mot nouveau, « hyperterrorisme ». Plus rien désormais ne sera comme avant.

Et pourtant, comme le murmurait Galilée, la terre poursuit imperturbablement son bonhomme de chemin autour du soleil. Tandis que les bombes américaines écrétaient les montagnes afghanes, que les talibans et les « combattants arabes » d'al Qaida devenaient le gibier de ceux qu'ils traquaient naguère, que le feu couvait encore pendant plus de trois mois dans les décombres du World Trade Center, chacun, à Paris comme à Rome, à Tokyo ou à Washington, était revenu à ses occupations. On objectera que ce calme n'est rendu possible que par l'application rigoureuse de plans de sécurité, dont Vigipirate n'est que la partie la plus visible en France, et par la pression énorme supportée par al Qaida en Afghanistan. Acceptons-en l'augure.

Quoi qu'il en soit, s'il est un domaine où le secret est légitime, c'est bien celui de la lutte contre le terrorisme de masse. De ce fait, nous ne disposons guère, au-delà des faits bruts, que d'informations tronquées et bien souvent parfaitement invraisemblables. Au moins pouvons-nous prendre modèle sur le Candide de Voltaire : jetant sur le monde un regard naïf, il posait simplement les bonnes questions qui le conduisaient à abandonner, douloureusement il est vrai, ses idées reçues.

Les enfants, lorsqu'ils sont en âge de parler, ne cessent plus d'exaspérer leurs parents par des questions, toujours les mêmes : « Qu'est-ce que c'est ? » et « Pourquoi ? ». Ils ont raison. Ce sont les bonnes questions.

L'hyperterrorisme, qu'est-ce que c'est ?

Tout d'abord, l'hyperterrorisme, qu'est-ce que c'est ? Je serais tenté de vous renvoyer à François Heisbourg, qui passe pour être l'inventeur de ce terme¹. Ce dernier voit dans l'attentat du 11 septembre le premier acte abouti de l'hyperterrorisme, une opération indubitablement guerrière mais conduite par un groupe non étatique et marquant un changement d'échelle et de nature dans l'agression.

Opération guerrière conduite par un groupe non étatique, cela donne « terrorisme ».

Changement d'échelle et de nature, cela donne « hyper ».

Le terrorisme, nous connaissons. Ou, du moins, nous croyons connaître : l'emploi systématique de la violence pour atteindre un but politique. Défions-nous cependant du contenu polémique du terme : est terroriste pour les uns qui est résistant, partisan, patriote, révolutionnaire, mudjahid pour d'autres. Oussama ben Laden était-il un terroriste aux yeux des Américains au temps où il armait et fournissait en combattants la résistance afghane aux Soviétiques ?

D'une façon générale, le terrorisme est le fait d'organisations non étatiques. Est-ce toujours le cas ? On a parlé de terrorisme d'État et dénoncé des pays tels que l'Iran, l'Irak, la Libye, l'Afghanistan. Là réside toute l'ambiguïté de la politique de ces États : où prend fin le soutien à des groupes politiques non étatiques et où commence le contrôle direct de ces derniers ?

Diversité des acteurs, à cet égard : mouvements nationalistes, séparatistes ou, au

¹ HEISBOURG F., *Hyperterrorisme : la nouvelle guerre*, Odile Jacob.

HEISBOURG F., « Hyperterrorisme », *T.T.U.*, 13 septembre 2001.

HEISBOURG F., « De la guerre froide à l'hyperterrorisme », *Le Monde* 13 septembre 2001.

contraire, « unionistes », groupes politiques opposants au régime de leur propre pays, groupes religieux, sectes millénaristes, organisations criminelles... Dans les faits, tout cela se confond, les uns appuyant les autres dans des alliances tactiques non exemptes de renversements.

Quant aux buts politiques, ils peuvent être plus ou moins clairement définis, allant du chantage assorti de revendications parfaitement ciblées (libération de prisonniers politiques) à la frappe sans avertissement, parfois même non revendiquée. Cette dernière peut viser à ébranler la puissance de l'adversaire, à mobiliser les populations que les terroristes souhaitent acquérir à leur cause ou... à user de la violence pour la violence.

Les cibles visées ? Elles peuvent être aussi bien civiles que militaires, les victimes « innocentes » (les journalistes privilégient étrangement ce mot au détriment de « inoffensives » qui serait plus adéquat) contribuant à décrédibiliser l'État visé et les pertes militaires constituant un camouflet pour l'armée ennemie.

Les modes d'action, eux, sont des plus divers : assassinats, bombes de puissances très variables, détournements d'avions avec ou sans destruction de l'appareil, arraisonnement de bateaux, enlèvements, attaques biologiques ou chimiques... L'ampleur des pertes infligées à l'adversaire peut être très variable et le niveau de risque accepté par le terroriste va de plus en plus souvent jusqu'au sacrifice délibéré de sa vie.

Tout cela ne fait pas un terrorisme mais une multitude de terrorismes. Et l'hyperterrorisme, dans tout cela ? François Heisbourg nous l'a dit, il constitue un changement d'échelle et de nature. Pour ce qui est du changement d'échelle, l'attentat du 11 septembre marque effectivement un bond quantitatif : jamais encore les victimes d'un attentat ne s'étaient comptées par milliers. Le fait est important, l'effet « guiness » réduisant l'impact psychologique de toute action future affichant un bilan moindre. Faut-il pour autant y voir un tournant radical ?

Plus caractéristique pourrait être le changement de nature introduit par cet attentat : si l'objectif des terroristes et de leur chef d'orchestre était bien de détruire les centres nerveux financiers et militaires de la

superpuissance américaine, nous avons effectivement assisté à une révolution dans le domaine stratégique. Mais est-ce bien le cas ? Une frappe stratégique n'a de sens qu'accompagnée d'une exploitation. Si cette destruction des centres nerveux était destinée à rendre possible une action décisive, alors nous aurions assisté à un événement d'une nature réellement nouvelle.

Cela n'a pas été le cas. Non seulement le monde de la finance et le système de défense des États-Unis ont été aptes à réorganiser leurs circuits de décision dans un temps très court, mais leur faiblesse temporaire n'a pas bénéficié aux commanditaires de l'agression, quels qu'ils fussent. Ils ont certes pu réaliser des opérations spéculatives très profitables mais il est douteux que tel ait été leur objectif principal.

S'il nous faut à tout prix définir un tournant qualitatif dans le terrorisme moderne, il semble qu'il soit survenu à la jonction des années 1970 et 1980, au moins dans le terrorisme aérien. Jusque là, les terroristes, sous couvert de revendications se résumant le plus souvent à la libération de prisonniers, cherchaient avant tout à promouvoir leur cause. Leur action appelait la négociation, le fait même de sortir indemnes de l'aventure constituant une victoire. Lorsque les attentats ont consisté à détruire les appareils en vol, au moyen de bombes en soute d'abord puis de commandos sacrifiant délibérément leurs vies (le vol Alger-Paris de décembre 1984), alors est survenu le tournant qualitatif, le basculement dans le terrorisme pur dont l'attentat du 11 septembre est la réalisation la plus achevée à ce jour.

Est-ce à dire que l'hyperterrorisme est un mythe ? Certes non : en tant que forme du terrorisme usant de moyens de destruction de masse, il existait potentiellement et a trouvé sa première concrétisation. Mais le principal changement réside dans l'attitude américaine : se prévalant de l'article 5 du Traité de Washington sans pour autant demander une quelconque assistance, les Américains ont conduit leurs alliés à reconnaître qu'ils ont été victimes d'une attaque armée sur leur territoire et que toute action entreprise pour y répondre relevait de la légitime défense. Ils sont désormais libres de désigner leurs ennemis et de décider des moyens de les combattre. La contrepartie de cette liberté est

celle accordée à la Russie et à la Chine de traiter comme elles l'entendent leurs propres terroristes.

Même si ses contours sont plutôt mal définis, même s'il appartient encore davantage au domaine des potentialités que de la réalité, même s'il ne constitue pas vraiment une rupture avec le terrorisme du XX^e s., l'hyperterrorisme existe et il nous faut désormais en tenir compte. Constitue-t-il pour autant un péril inexorable devant lequel nous sommes réduits aux combats d'arrière-garde ? Rien n'est moins sûr. Passons donc en revue la liste des hyper attentats que nous décrivent si obligeamment nos Cassandres.

Autant de questions que de scénarios

Lorsque les faits refusent, avec l'entêtement qu'on leur connaît, de se plier à la théorie, cela ne signifie pas nécessairement que cette dernière est foncièrement erronée : il peut tout simplement y avoir quelque chose qui « cloche » quelque part. La bonne question est alors toujours la même : « Pourquoi ? ».

Les scénarios de catastrophes annoncées, nous nous y sommes accoutumés longtemps déjà avant l'effondrement de l'URSS et le « nouveau désordre mondial ». Des rapports des services de renseignement aux romans, ils ne diffèrent guère : ceux-ci étaient parfois à peine moins réalistes que ceux-là. L'ennemi était désigné une fois pour toutes : le K.G.B., flanqué de son épigone le G.R.U., tirait dans l'ombre les fils de ces troubles marionnettes qu'étaient terroristes, guérilleros et taupes.

Le K.G.B. disparu sans héritier (nul ne songe sérieusement à attribuer au F.S.B. russe les mêmes intentions malignes), l'islamisme radical nous offre une heureuse alternative comme point focal. Il lui manque un centre de décision, une structure d'organisation ? À la bonne heure ! Voici qu'apparaissent Oussama ben Laden et al Qaida. Tout cela, bien sûr, est affaire de point de vue : d'aucuns chargent de tous les maux présents et à venir non l'islamisme, mais la C.I.A., le Mossad, quand ce n'est pas cette entité mystérieuse qu'est le grand capitalisme mondialiste.

Quelle que soit la mythique centrale du mal, les scénarios d'action prêtés à ses agents n'ont

guère varié. Certains semblent tout simplement irréalistes, mais ce qui est invraisemblable aujourd'hui ne peut-il devenir la réalité de demain ? D'autres paraissent techniquement réalisables mais n'ont pas été mis à exécution ou leurs résultats n'ont pas été à la hauteur des espérances placées en eux. Hélas, un au moins de ces scénarios a été mis en scène avec le sinistre succès que l'on sait.

Une première série de scénarios peut être regroupée sous l'appellation générique de « terrorisme nucléaire ». Il en existe deux variantes : les armes sont fabriquées par les terroristes eux-mêmes ou acquises auprès des militaires des pays issus de l'éclatement de l'URSS. De très sérieux experts ont soutenu, au cours des années 1990, que n'importe qui peut actuellement accéder, *via* l'internet, à la technologie de fabrication d'une bombe à fission nucléaire, se procurer au marché noir les composants nécessaires et en effectuer le montage dans une arrière-cour. Par ailleurs, ces bombes, suffisamment miniaturisées, malgré cette technologie sommaire, pour tenir dans une valise, seraient indétectables aux contrôles lors de passages de frontières. Bien. Ne disputons pas leur compétence à ces spécialistes. Pourtant ces bombes artisanales n'ont jamais été découvertes nulle part et, *a fortiori*, nul ne les a encore fait exploser.

Pourquoi ?

S'il est favori des films d'action du style « James Bond », le scénario du détournement d'ogives nucléaires de l'ex-armée soviétique est plus satisfaisant pour l'esprit. On nous dit que les spécialistes du désarmement ne trouvent pas trace d'un grand nombre d'armes nucléaires, qui pourraient avoir été vendues à des États ou à des organisations terroristes. Le risque semble vraisemblable et, si les enregistrements vidéo révélés par les services américains sont authentiques, Oussama ben Laden lui-même aurait récemment menacé de recourir à un tel moyen. Pourtant, aucune de ces armes détournées n'est réapparue au grand jour.

Pourquoi ?

À la marge du terrorisme nucléaire, on trouve la « bombe atomique du pauvre », un engin explosif dispersant des déchets hautement radioactifs. Anouar el Sadate avait, en son temps,

menacé Israël de frappes de missiles de ce type. Saddam Hussein a proféré des menaces analogues lors de la guerre du Golfe. Des terroristes ont pratiqué le même chantage récemment encore. Jusqu'à présent, aucune de ces menaces n'a été mise à exécution.

Pourquoi ?

Nous évoquerons plus loin l'hypothèse de frappes sur des centrales nucléaires par l'écrasement sur leur dôme d'avions de ligne détournés.

Pour suivre l'ordre traditionnel selon lequel sont évoquées les armes de destruction massive, venons-en aux agents biologiques. Durant les décennies qui ont suivi la seconde guerre mondiale, ceux-ci ont été étudiés, élaborés, perfectionnés tant pour s'en protéger que pour semer panique, désolation et ruine économique chez l'ennemi. La renonciation des grandes puissances à leur usage et l'engagement pris de les détruire n'ont pas empêché la conservation de souches et, surtout, la dissémination du savoir-faire par des ingénieurs licenciés des centres d'essais.

L'accès d'organisations non étatiques à de tels agents est démontré : à deux reprises au moins, elles y ont eu recours. Une première tentative a été faite par la secte Aum Shirinkyo, qui a dispersé des spores de charbon depuis le sommet d'une tour. Cela a été un échec. On connaît bien la seconde attaque, perpétrée aux États-Unis au moyen de lettres contenant des spores de charbon dans le climat de panique consécutif à l'attentat du 11 septembre 2001. Si l'effet psychologique de cette action a été non négligeable, on est à mille lieues de l'effet dévastateur attendu d'une telle arme. Dans les deux cas, s'il s'agissait d'actions visant à des pertes massives de vies humaines, force est de constater qu'elles ont abouti, fort heureusement, à un échec.

Pourquoi ?

Troisième volet des armes de destruction massive, les agents toxiques chimiques. Depuis la fin de la seconde guerre mondiale, ils ont été à de nombreuses reprises utilisés dans des conflits dits « périphériques ». Les toxiques les plus modernes font appel à une technologie difficilement accessible à des mouvements non étatiques, mais

cela n'a guère d'importance car il s'agit surtout d'amélioration dans la sécurité d'emploi (gaz binaires) dont les terroristes se préoccupent peu. Les neurotoxiques élaborés durant le second conflit mondial, sarin et tabun notamment, sont d'une efficacité terrifiante et la secte Aum Shirinkyo évoquée plus haut a démontré que la production de sarin ne lui posait pas de problème. Pourtant, quoi qu'on ait pu en dire, l'attaque au sarin dans le métro de Tokyo en 1995 visait très certainement à tuer plusieurs milliers de personnes : cela a donc été, tout compte fait, un échec. L'attentat chimique cataclysmique annoncé n'a pas encore eu lieu.

Pourquoi ?

Reste l'horreur du 11 septembre. Cette fois, la réalité a dépassé les prédictions les plus cauchemardesques : on avait imaginé qu'un avion serait précipité sur une ville (scénario déjà plus terrifiant que l'avion s'écrasant sur la Maison Blanche), mais on a assisté à une opération combinée mettant en œuvre sans doute six commandos à bord d'autant d'appareils, chacun ayant un objectif hautement symbolique et occasionnant un nombre aussi grand que possible de morts. Deux objectifs au moins ont été atteints, causant des pertes sans doute encore supérieures à ce dont rêvaient les terroristes. Le Pentagone a-t-il été frappé par défaut ou constituait-il une des cibles initiales ? Dans un cas comme dans l'autre, l'objectif visé était extrêmement sensible. Quant aux autres objectifs, on ne les connaîtra sans doute jamais. Peut-être les frappes sur les tours devaient-elles être doublées par sécurité ? En tout état de cause, nul n'osera parler d'un échec partiel : il est probable qu'un effet de saturation était recherché afin de garantir le succès de la mission.

Attentat sans précédent ? D'aucuns ont prétendu le contraire, rappelant à notre souvenir le sanglant détournement du vol Air France d'Alger à Paris le 26 décembre 1984 : l'enquête n'a-t-elle pas démontré que l'intention des terroristes était de jeter l'appareil sur la Tour Eiffel ? On peut en douter : rien n'indique que ces derniers étaient en mesure de prendre les commandes et la présence de dynamite sous certains sièges indiquait plutôt leur intention de faire sauter l'avion en vol. Quoi qu'il en soit, leur insistance à faire route vers Paris donne à penser qu'ils avaient l'intention de déclencher l'attentat

au-dessus de la capitale. On peut voir là des similitudes avec l'opération du 11 septembre : sacrifice de sa propre vie, volonté de faire le plus grand nombre possible de victimes, choix d'une cible emblématique même si elle était beaucoup moins précise.

On a également cité un autre précédent. Sous la présidence de Richard Nixon, les auteurs d'un détournement d'avion avaient menacé de jeter l'appareil sur la centrale nucléaire d'Oak Bridge. Cependant, il s'agissait là d'un chantage et non d'une intention délibérée de commettre l'irréparable.

En tout état de cause, contrairement aux scénarios précédents, celui de l'avion de ligne transformé en énorme bombe a été amélioré et mis en œuvre. Cette fois, nous ne poserons pas la question : « Pourquoi ? ». Cela pouvait être fait, c'était efficace, cela a été fait. Un détail, pourtant, devrait nous intriguer : si cela pouvait être fait le 11 septembre, cela ne pouvait-il pas déjà l'être avant ? Il n'en a rien été.

Pourquoi ?

L'opération terroriste du 11 septembre pouvait avoir été conçue comme une action unique se suffisant à elle-même. Elle pouvait aussi être le signal de lancement d'une campagne d'attentats visant la seule puissance américaine ou, plus probablement, l'ensemble du monde dit occidental. Une telle campagne n'aurait de sens que si la pression est au minimum maintenue sinon augmentée d'un degré à chaque attentat. Il ne faut jamais sous-estimer l'adversaire : renouveler à l'identique la première action ne peut que conduire à un échec qui neutraliserait l'effet psychologique de la première opération. Chaque attentat aurait donc dû être de nature différente et d'une intensité dramatique au moins équivalente à celle du premier.

De ce fait, il était légitime, immédiatement après le drame de Toulouse, d'envisager l'hypothèse d'un nouvel acte terroriste lié à celui qui avait ensanglanté New York, Washington et la Pennsylvanie. Cette thèse, pourtant, apparaissait très rapidement comme peu plausible : tant qu'à provoquer une catastrophe industrielle de grande ampleur, il existe des substances plus faciles à faire exploser que des engrais chimiques. Il y a dans cet argument davantage de bon sens que dans la lamentable

campagne orchestrée autour des sous-vêtements d'une des victimes.

Comme pour démentir la règle de la diversification des modes opératoires, un terroriste a cherché, en décembre 2001, à détruire en vol un avion de ligne au moyen de chaussures piégées. S'agissait-il, cette fois, d'une action planifiée dans le cadre de la campagne évoquée ci-dessus ? Rien n'est moins sûr. La nature même de l'attentat était très en retrait de la flamboyante opération du 11 septembre : détruire un avion au-dessus de l'Atlantique relève d'un mode d'action initié dans les années 1970 et qui a culminé dans les années 1990.

Si le mode d'introduction de l'explosif était original, il est exagéré de prétendre qu'une telle action nécessitait un soutien logistique et financier complexe : il suffisait d'une quantité réduite d'un explosif susceptible d'être moulé, d'un ou deux détonateurs indétectables (c'est-à-dire dont l'enveloppe n'était pas métallique) et de quelque dix centimètres de mèche de mise à feu. N'ergotons pas sur l'emploi d'allumettes pour mettre à feu les mèches, tout militaire sait qu'elles sont plus efficaces qu'un briquet. Ajoutons le prix du billet d'avion, ce ne sont pas là des moyens relevant d'une organisation aux ramifications mondiales. Il reste, bien sûr, la mise en condition d'un commando suicide suffisamment fanatisé pour se mutiler atrocement avant de périr dans une catastrophe aérienne.

Bref, cette action tentée avec des moyens rustiques à la limite du bricolage et finalement manquée ne pourrait que discréditer les commanditaires de l'opération du 11 septembre si elle leur était attribuée. Il ne semble donc pas, jusqu'à présent du moins, que les attaques contre les Twin Towers et le Pentagone aient constitué le point de départ d'une campagne visant à terroriser le monde occidental.

Pourquoi ?

À défaut de réponses, quelques hypothèses plausibles

Répondre avec sûreté à ces questions suppose que l'on ait accès à des archives dont certaines resteront secrètes pendant quelques décennies, alors que la plupart auront simplement disparu. Nous sommes donc réduits à des évaluations fondées sur le simple bon sens.

Pourquoi les terroristes n'ont-ils jamais recouru à ces armes nucléaires qu'il est paraît-il possible de bricoler sans infrastructure industrielle ? A cette question, Candide répond par un doute salutaire : et si on nous mentait, après tout ? Si la production d'armes à fission nucléaire est à la portée d'organisations non étatiques, comment expliquer que des États aient tant de mal à y parvenir ? Non, la « bombe » artisanale n'existe pas, et n'existera sans doute jamais.

Pourquoi, alors que des ogives nucléaires, voire des missiles équipés de ces ogives semblent faire l'objet d'une inquiétante contrebande, les organisations terroristes n'y ont-elles jamais recouru ? La réponse la plus simple (ce qui n'exclut pas que ce soit la bonne) est qu'aucune organisation terroriste n'a réussi, jusqu'à présent du moins, à se procurer ces armes. Pour combien de temps encore ? L'utilisation d'un système d'arme complet, peu discret, ne serait possible qu'à partir du territoire d'un pays hébergeant l'organisation terroriste : on peut gager que les dirigeants du pays hôte, aussi fanatisés qu'ils puissent l'être, ne prendraient pas le risque de laisser procéder à un tel tir, s'exposant à d'inévitables représailles.

Quant à la mise à feu d'une ogive séparée de son vecteur, cela pose le problème de la mise en place de l'engin. On nous assure que, dans les pays occidentaux, il n'est rien de plus facile. C'est à voir. À supposer que les terroristes disposent de l'arme, voire de plusieurs, et soient résolus à y recourir, il leur faudrait monter un plan infailible pour la mettre en place : s'il venait à être éventé, la mise en alerte des pays occidentaux face à une menace aussi grave entraînerait des mesures de sécurité vouant à l'échec toute nouvelle tentative. En d'autres termes, la menace existe mais sa réalisation est improbable.

Le problème de la menace d'emploi d'une « bombe sale » se pose dans d'autres termes. Jusqu'à preuve du contraire, une telle arme n'existe tout simplement pas. Le principe en est simple, pourtant : il suffirait de disposer d'un engin explosif puissant capable de disperser des déchets nucléaires hautement radioactifs afin de contaminer les êtres humains et leur espace de vie. Se procurer des déchets nucléaires ne devrait pas être très difficile, et l'explosif ne manque pas. Encore faut-il peut-être concevoir le rapport et la disposition des deux composants explosif et radioactif permettant d'obtenir en tout point de la zone traitée une concentration utile de matière radioactive. De telles ogives ont-elles été mises au point pour des missiles ? On n'en a pas apporté la preuve. Quant à adapter cette arme aux besoins des terroristes, c'est sans doute un tout autre problème. Il n'est pas dans la logique de l'hyperterrorisme de procéder par essais et erreurs, il leur faut frapper d'emblée.

Pour ce qui est des armes biologiques, on en connaît la terrible efficacité. Encore faut-il qu'elles soient utilisées dans certaines conditions. Par exemple, les spores de charbon, dont la présence est courante dans la nature, ne sont efficaces que dans une importante concentration. L'épandage depuis une tour par des membres de la secte Aum n'autorisait apparemment pas une telle concentration. Le mode de dissémination utilisé aux États-Unis permettait d'atteindre des cibles très éloignées et de conserver localement la concentration souhaitée, mais il excluait des effets massifs. Peut-être, d'ailleurs, cela n'était-il pas ce que recherchaient les terroristes. L'effet psychologique, lui, a été d'une grande efficacité.

On peut s'inquiéter de ce que certains des terroristes qui ont pris part à l'attentat du 11 septembre s'étaient entraînés au pilotage d'appareils d'épandage. Une opération alternative avec recours à l'arme biologique aurait-elle été planifiée ? Cela ne peut être exclu mais la préparation psychologique d'un attentat suicide s'accommode mal de telles variantes. Les terroristes disposent-ils de stocks justifiant un épandage aérien ? Cela non plus n'est pas impossible, mais la culture, le stockage et le transport de telles quantités peuvent-ils passer inaperçus ?

De la même façon, les terribles potentialités du terrorisme chimique n'ont pas encore été

exploitées. La secte Aum a démontré sa capacité à produire du sarin, de très médiocre pureté il est vrai, dans une des usines qu'elle contrôlait mais pas son aptitude à mettre en œuvre ce toxique. Répartissant onze enveloppes de plastique remplies de ce produit dans cinq rames de métro convergeant vers un même point, les terroristes ont pu obtenir un dégagement de vapeurs de sarin alors que cet agent agit principalement par contact et doit pour cela être utilisé sous forme d'aérosol. Transformer instantanément une masse liquide en aérosol n'est pas chose aisée : si la secte en avait maîtrisé la technologie et si l'engin nécessaire avait pu être introduit dans le métro avec la même facilité, le bilan aurait été de plusieurs milliers de victimes.

Il reste qu'il existe des stocks impressionnants de munitions prêtes à l'emploi dans les dépôts de divers pays (nous en avons récemment fait la désagréable expérience en France) et que le risque de pillage ou de contrebande de ces munitions existe.

Venons-en au terrorisme aérien. Ce qui ressemblait dans les années 1960 à une curieuse forme d'auto stop aéronautique s'est transformé dans les années 1970 en un procédé d'action terroriste reposant sur le chantage. Appareil et passagers étaient retenus en otages pour obtenir la libération de prisonniers puis, de plus en plus, pour obliger les gouvernements à compter avec les mouvements palestiniens. Aux explosions au sol ont succédé des destructions en vol au moyen de bombes en soute. Des mesures de sécurité draconiennes ont fait baisser considérablement le nombre des attentats entre 1985 et 1990, mais ceux-ci ont ensuite repris avec une violence accrue, des otages étant souvent assassinés dès le début de l'action (cas du détournement du 26 décembre 1994 cité plus haut) et les terroristes sacrifiant leur propre vie. C'est de cette logique que procédait la tentative, en décembre dernier, de détruire en vol un avion à l'aide de chaussures explosives. Désormais, tous les effets vestimentaires seront suspects. Cela accroîtra les coûts des compagnies et la gêne des passagers, mais ne simplifiera pas l'intrusion des terroristes : le procédé est désormais caduc.

Il en va de même pour ce qui est de la prise de contrôle d'aéronefs dans le but de les jeter sur des objectifs : le risque existait, l'opportunité a été utilisée par les terroristes, la possibilité de

renouveler l'exploit subsiste mais cela sera désormais plus difficile tant que durera la période de sensibilisation des organismes de sécurité.

Tenir la distance

Écartée donc, la menace hyperterroriste ? En aucun cas. La difficulté était grande d'organiser un attentat comme celui du 11 septembre, il a fallu y consacrer beaucoup de temps, de nombreuses personnes y ont été impliquées avec le risque de fuites que cela induisait, et pourtant cela a été fait. Pourquoi les difficultés qu'engendre le terrorisme nucléaire, biologique ou chimique ne seraient-elles pas un jour surmontées à leur tour ? Et sommes-nous bien sûrs d'avoir envisagé toutes les formes possibles d'attaque du terrorisme de masse ?

La menace persiste, elle est certes terrifiante mais les États ne sont pas aussi désarmés qu'on le dit face à elle. Le terrorisme de masse est chose très difficile à organiser et à mener à bien et les services de renseignement et de sécurité des pays visés leur font mener une vie dure. Pourtant, ces derniers sont sur la défensive et les premiers conservent l'initiative.

L'avantage des terroristes réside dans le caractère dissymétrique du conflit qui les oppose à nous : acceptation du sacrifice contre souci de limiter les pertes, déterritorialisation de l'un contre territorialisation de l'autre, vulnérabilité des objectifs contre infrastructures inexistantes, actions clandestines non revendiquées contre opérations militaires au grand jour... Or cette dissymétrie tend à s'estomper à mesure que les terroristes recourent à des moyens lourds nécessitant une logistique.

Certes, depuis de nombreuses années on connaissait l'existence et la localisation de « camps d'entraînement » islamistes dans divers pays, en Afghanistan surtout depuis le retrait des Soviétiques. Ceux-ci ne constituaient pas pour autant des objectifs de frappes de représailles et les Occidentaux n'avaient trouvé que rarement dans les attentats antérieurs au 11 septembre prétexte suffisant à s'attaquer aux pays qui hébergeaient ces camps. Une attaque aérienne contre la Libye a ramené Kadhafi à plus de modération.

Dès lors qu'il s'agit du développement ou du déploiement d'armes N.B.C. dans des pays suspects, les Américains se montrent extrêmement résolus : témoin la destruction d'une usine libyenne soupçonnée de produire des toxiques chimiques ou la pression aérienne constante exercée sur l'Irak pour contraindre Saddam Hussein à accepter les inspections internationales. L'opération américaine en Afghanistan constitue un signal fort pour les États susceptibles d'abriter des activités terroristes. La préparation des attentats se fera donc de plus en plus à partir de nos propres territoires, mais cela implique la renonciation à toute base technologique en pays favorable à l'action terroriste : le risque est désormais trop grand pour le pays hôte.

La menace de l'hyperterrorisme existe, elle ne sera pas écartée à moyen terme. Ses acteurs ne trouvent pas pour autant dans nos pays le champ libre que l'on décrit avec une complaisance morbide. Il leur faudra, à chaque réaction résolue de l'Occident, se replier, se réorganiser, imaginer et monter de nouvelles actions.

Des âmes généreuses nous le répètent : c'est aux causes du terrorisme qu'il convient de s'attaquer si nous voulons éradiquer ce mal. Ce point de vue est inattaquable, sauf que les causes du terrorisme sont sans nul doute d'une complexité inouïe et que nous n'en percevons probablement qu'une toute petite partie. De toute façon, éliminer ce qui constitue le terreau de l'action violente est un processus de longue haleine, sans compter que l'effet subsiste généralement un certain temps après l'effacement de la cause.

Il nous faut donc nous résoudre à vivre dans un monde violent. L'hyperterrorisme est au terrorisme ce que la stratégie est à la tactique : il vise à détruire notre volonté de survie. La

réaction de l'administration américaine est saine : briser ce qui peut l'être des structures qui ont permis une telle action, dissuader les États hostiles d'abriter et de soutenir de telles organisations. Ces structures, ces organisations, ces bases logistiques finiront bien par se reconstituer ? Qu'importe ! C'est autant de temps de gagné, l'objectif stratégique de l'adversaire n'est toujours pas atteint.

S'il nous faut être prêts à faire face à des menaces inattendues, il nous faut aussi nous garder de nous tromper d'adversaire en confondant islam et hyperterrorisme. Si la plupart des organisations terroristes donnent avant tout dans l'assassinat politique et dans l'attachement à la bombe et ne sont pas près de verser dans le terrorisme de masse, il ne faut pas oublier que les premières tentatives dans ce domaine ont été le fait d'une secte qui n'a rien à voir avec l'islam. Le danger peut venir de partout. Quant à l'islamisme radical, il constitue certes actuellement la menace la plus grave et les Américains ne l'ont compris que trop tard, mais ce serait une tragique erreur que de faire porter le soupçon sur le monde musulman dans son ensemble. La tactique des extrémistes est précisément d'entraîner l'Occident sur le terrain du « choc des civilisations », ce qui servirait leur objectif suprême, rassembler l'*umma* face au péril commun et la purifier de toutes les scories accumulées au contact des infidèles. L'islamisme radical est avant tout une menace pour le monde musulman.

Nous sommes peut-être entrés dans l'ère de la menace hyperterroriste, mais peut-être pas dans celle de l'hyperterrorisme. Cela dépend de nous, pays occidentaux sur qui pèse cette menace. Vigilance et maîtrise des armements sont nos armes. Tenons la distance, cette ère aura une fin.

Comme toutes les ères.